

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 42

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 42

Supplément du Dimanche 18 Octobre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

Nous échangeâmes des saluts silencieux, et lorsque la porte se ferma derrière elle, je sentis mon cœur soulagé d'un poids énorme. J'ouvris la fenêtre qui donne sur le balcon pour chasser l'odeur d'éther que la dame porte partout avec elle; puis je me mis à passer en revue tous les objets que renfermait cette chambre, si confortable en comparaison de la mienne: les beaux meubles, le secrétaire, les livres, le balcon, d'où l'on peut, en descendant quelques marches, aller se promener dans un joli jardin. J'entr'ouvris ensuite la porte du cabinet pour écouter si mon malade dormait encore.

— Marie, dit-il en voyant paraître ma tête, j'ai tout entendu. Vous êtes mon ange gardien; c'est à vous que je dois le premier instant de repos dont j'ai joui depuis deux semaines.

— Dormez, lui répliquai-je, il ne faut pas causer. Soyez content et n'ayez que de bons rêves.

Il inclina sa tête, et ses yeux se refermèrent.

Après midi, le médecin est venu. Il a ri quand je lui ai raconté comment je m'étais installée. Morrik lui aurait-il parlé de moi? J'ai de la peine à le croire; mais il fut content d'apprendre que le malade avait dormi trois heures durant, et son pouls lui parut meilleur. Je le questionnai sur la marche de la maladie. — Le danger n'est pas encore passé, dit-il en secouant la tête.

A sept heures, je suis rentrée chez moi; son domestique le veillera cette nuit. Je l'ai laissé dormant, il ne s'est pas même aperçu que je touchais sa main. Je vais dormir aussi pour être de bonne heure à mon poste. Depuis bien longtemps, je ne m'étais pas sentie tranquille comme ce soir. Pourvu que rien ne vienne plus se mettre entre nous!

Le 13.

Il s'est réveillé dans la nuit en me demandant, et son domestique a eu bien de la peine à lui persuader

que je reviendrais. Ce matin, je l'ai trouvé très excité. Il ne m'a pas été facile de lui faire comprendre qu'il fallait absolument partager le jour et la nuit entre ses deux gardes. — Et si je mourais subitement dans la nuit? demanda-t-il.

— Eh bien! on viendrait me chercher, et je serais tout de suite ici.

Je dus lui donner ma main. Il dormit un peu; mais il ne mange rien du tout, sa maigreur est effrayante.

Je me rassure pourtant, puisque ma présence lui fait du bien. L'après-midi a été meilleure. La porte entre les deux chambres était ouverte afin qu'il pût apercevoir au moins mon ombre sur la muraille. Je lisais, et j'entendais sa respiration faible, mais paisible; je n'allais auprès de son lit que pour lui donner ses potions. — C'est une magicienne, a-t-il dit au médecin; elle change pour moi la mort en une fête. Je ne suis plus pressé du tout. Ordonnez seulement, je n'aurai jamais trop de vos mauvaises drogues, maintenant qu'elles me sont présentées par un ange.

Le 15.

Hier, je n'ai pas eu le cœur d'écrire; la journée avait été trop mauvaise. Est-ce une consolation de voir qu'il ne va pas plus mal aujourd'hui? Le temps est froid, le jet d'eau du jardin est gelé, et pas un brin de neige en l'air. Je soupire après la neige, car je suis persuadée qu'il n'ira pas mieux tant que durera ce froid rigoureux.

Aujourd'hui j'ai passé des heures près de son lit sans qu'il me reconnût. Dans son délire, il parlait de gens et de pays qui me sont tout à fait étrangers. Que nous savons peu de choses l'un de l'autre! et cependant nous en connaissons le plus intime, le meilleur, ce qui mérite surtout d'être connu.

Le 19, à cinq heures du matin.

Me voici de retour après vingt-quatre heures passées sans dormir, et pourtant je ne puis songer encore au sommeil; il faut que je me recueille et que j'écrive.

J'éprouve le même sentiment qu'un aveugle qui recouvre la vue, le premier rayon de lumière lui cause dans son bonheur une douleur aiguë; mais je veux tout raconter en détail.

Ces trois derniers jours ont été fort pénibles. Hier au soir, le docteur vint très tard. Je l'avais fait demander, car mon angoisse croissait d'heure en heure.

— Il faut que nous provoquions une crise, me dit-il, sinon il est perdu.

Morrik n'avait plus sa connaissance. Un bain tiède et des douches d'eau froide agirent sur lui de telle façon que de la chambre voisine je l'entendais gémir. Lorsqu'on l'eut replacé dans son lit, le médecin vint vers moi.

— Je le veillerai cette nuit, dit l'excellent homme, on ne saurait s'en tirer sans moi. Retournez chez vous prendre du repos, la journée a été rude.

Je lui dis que je préférerais rester et veiller avec lui. Me voyant bien résolue, il n'insista pas. J'avais promis à Morrik de ne pas me faire attendre quand il en serait à cette extrémité.

Je m'établis dans un fauteuil devant le secrétaire, et je pris un livre par contenance, car il m'était impossible de lire. J'écoutais ce qui se passait dans le cabinet, où le docteur, assis près de son lit, renouvelait lui-même les compresses d'eau glacée, et donnait à voix basse quelques ordres au domestique. Les mots entrecoupés et les gémissements du malade me perçaient le cœur. C'est sa voix, pensais-je, ce sont peut-être ses dernières paroles, et tu ne les comprends pas, et lui-même ne se comprend plus. Quels adieux!

Je ne veux pas m'arrêter sur ces heures terribles, dont le souvenir me fait encore frissonner. Nous entendîmes la tour de l'horloge sonner dix, onze heures, minuit. Tout était paisible dans le cabinet. J'écoutais en retenant ma respiration, et je me demandais avec anxiété si ce calme était un bon ou un mauvais signe. Je voulus me lever pour aller vers la porte, mais cela me fut impossible; mes jambes étaient comme paralysées, ou bien peut-être n'avais-je pas le courage de contraindre ma volonté à voir la certitude en face. Etrange chose! je me croyais si familiarisée avec la mort, et maintenant j'en avais peur comme un enfant a peur dans les ténèbres.

Je ne sais combien de temps je demeurai dans cet état. Enfin la porte s'ouvrit, et notre bon docteur entra doucement.

— Il est sauvé! dit-il. — Ce mot m'ébranla tellement que je fondis en larmes. Il s'assit près de moi. — Vous pleurez, Mademoiselle, peut-être le mot de sauvé sonne à votre oreille comme une ironie en parlant d'un malade qui était déjà condamné avant cette crise; mais, je l'espère, cette crise même le sauvera. La nature a joué un jeu téméraire et l'a gagné. Ce n'est pas la première fois que j'assiste à semblable prodige: lutte suprême entre le système nerveux et le système sanguin, dont le résultat est de concentrer tout ce qui reste de force vitale pour expulser le vieil ennemi, qui se croyait déjà vainqueur. Maintenant, s'il ne survient pas de rechute, vous verrez notre ami bientôt entrer en convalescence et se guérir aussi de son ancienne maladie. J'espère

pouvoir, en mars, l'envoyer à Venise, dont le chaud climat achèvera de remettre tout à fait sa poitrine. Sans être prophète, je puis vous annoncer qu'à moins d'accidents imprévus notre ami sera dans quelques mois aussi vigoureux et bien portant qu'il a jamais pu l'être.

En ce moment un bruit l'appela dans le cabinet, en sorte que j'eus le temps de me remettre du trouble où m'avait jetée ce changement subit. Dois-je l'avouer? j'en étais plus étonnée que réjouie. Il allait donc me survivre, moi qui le croyait destiné à me suivre bientôt dans la tombe! Cette impression ne dura guère. Bientôt je m'écriai: Dieu soit béni! il vivra, il recouvrera ses forces, sa jeunesse; ses plans et ses espérances pourront s'accomplir.

Le docteur rentra en me disant: — Le maître et le domestique dorment tous les deux. Je vous conseille d'en faire autant, Mademoiselle, sur ce canapé. Pour moi, j'ai demandé du thé, je passerai le reste de la nuit à lire. Vous ne pouvez songer à retourner chez vous par cette nuit d'hiver. Ce serait compromettre tout le bien que vous a fait le séjour de Méran.

— Le bien! dis-je en le regardant avec surprise. Sachez que je ne conserve pas la moindre illusion sur mon état, je sais parfaitement où j'en suis. En tout cas, le seul bien que je puisse obtenir, c'est de prolonger ma vie de quelques jours ou de quelques semaines.

Il se mit à rire. — Pardonnez-moi si je ne suis pas tout à fait de cet avis.

— J'ai pour moi, repris-je, l'opinion d'un de vos collègues très expert, comme vous pouvez vous en assurer par vos propres yeux, et je lui tendis le dessin de mon vieux docteur, qui se trouvait dans mon buvard, que j'avais apporté pour faire ma correspondance chez Morrik.

Après l'avoir sérieusement examiné, il me dit: — Je vous serai reconnaissant si vous voulez bien me permettre de tirer la chose au clair.

Il m'ausculta pendant dix minutes, s'assit, but lentement sa tasse de thé; puis, comme je lui demandais si le dessin n'était pas exact: — Je ne sais trop qu'en dire, reprit-il; s'il l'était lorsque votre médecin le fit, il ne l'est plus du tout, et notre climat me paraît avoir agi sur vous d'une manière vraiment miraculeuse. J'ai vu quelques exemples de malades qu'on nous envoyait comme incurables et qui se sont guéris; mais ce qui me confond, c'est la rapidité de votre cure. Probablement votre médecin est de la vieille école, il ne connaît pas les procédés de la percussion. Vous paraissez incrédule, Mademoiselle; eh bien! nous en reparlerons l'année prochaine, car, si vous retournez dans votre pays cet été, vous ferez bien de venir encore passer le prochain hiver ici.

Nous eûmes un débat très vif, et je pris avec feu la défense de mon vieil ami le docteur. N'est-il pas étrange de voir un malade réfuter le médecin qui lui promet sa guérison? Hélas! serait-ce un bienfait pour moi? ne serait-ce pas plutôt une nouvelle servitude après ce court rêve de liberté?

J'ai écrit en sa présence à notre médecin pour lui demander de me venir en aide contre cette espérance de vie qu'on fait luire devant mes yeux.

(La fin au prochain numéro)

PAUL HEYSE